

Du même auteur,  
*Chambre de Verdure*, avec Véronique Riffault, Éditions Créer  
2004,

*Bright Yellow*, Éditions l'Harmattan, 2014,

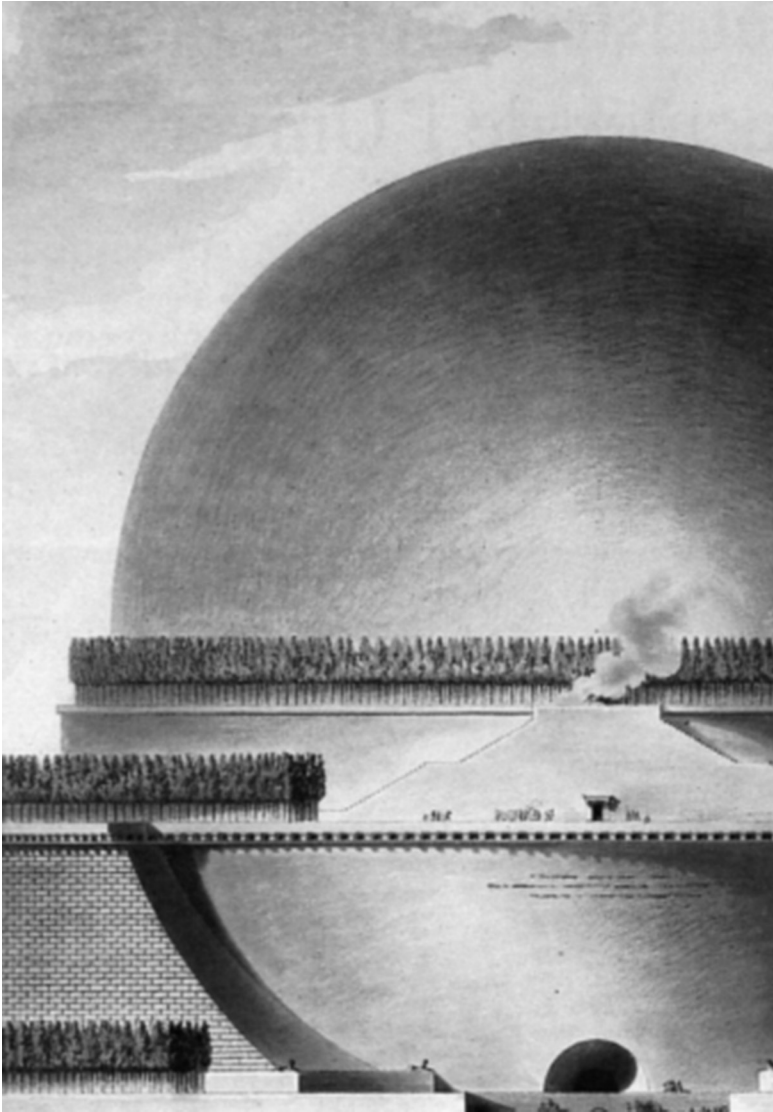
*Huit Fables à l'usage des employés communaux  
d'Auvergne et d'ailleurs*, Éditions Créer, 2017

*L'architecture est une conversation avec Dieu.*  
Elif Shafak in *The Architect's apprentice*

*Durant les six mille premières années du monde, ...  
L'architecture a été la grande écriture du genre humain*  
Victor Hugo

*Vivre, c'est aller au bout d'un souvenir.*  
René Char

À Charlotte



**Étienne Louis Boullée** : projet pour le cenotaphe (tombeau/monument sans corps) de Newton. Façade partielle

# L'ARCHITECTURE / Livre 1

## LE CENOTAPHE DE NEWTON

### 1- LE FANTÔME DE MOZART

Les grilles du palais s'ouvrirent comme la première page d'un roman et, à la satisfaction des équipages qui patientaient depuis des heures sous le soleil, le cortège s'ébranla comme ce récit. La fête promettait d'être magnifique. La musique de la garde ouvrait la marche. Grosse caisse rythmant le pas des hommes et des bêtes, sons cuivrés et triomphants des trompettes, oriflammes et drapeaux ondulant dans la brise, éclats des cuivres et des armes briquées, couleurs appuyées des uniformes d'apparat et des caparaçons, képis, bonnets et plumets couvrant les têtes comme aigrettes de volatiles exotiques, cuirs soigneusement graissés des bottes et attelages, martèlement des sabots sur le pavé, poil luisant des bêtes ébrillées et pomponnées, longue procession des carrosses noirs frappés de blasons princiers, plus rutilants les uns que les autres, fenêtres pavoisées des façades fraîchement repeintes, trilles aigües des fifres dominant le vacarme, liesse de la population et vivats lancés au passage des voitures avançant lentement sous les tilleuls de l'avenue : la ville s'abandonnait à un vertige de sons et de couleurs. Massés le long de l'itinéraire, oubliant leur quotidien, des milliers de sujets, acclamaient les soldats de plomb et les princesses en robes féériques, sortis tout droit des contes anciens de leur enfance.

La fête est au cœur des hommes. Qu'ils soient humbles ou puissants, ils ont besoin de réjouissances collectives pour rythmer le déroulement immobile de leur vie, donner un sens à sa précarité, adoucir un peu la dureté ou l'ennui de l'existence. Sentir autour de soi les autres heureux pour être heureux soi-même, car il n'y a de vrai plaisir que partagé, orgasmes collectifs orchestrés par les puissants et leurs institutions pour asseoir leur pouvoir ou étendre leur influence, ce que tous savent : ainsi pensait Aloïs, l'ancien intendant, en regardant au milieu de la foule s'avancer la chenille processionnaire et multicolore du cortège. Il avait eu la

charge d'organiser de tels événements avant d'être remercié par le nouveau souverain. Les princes invités se rengorgeaient de tant de ferveur et leur double menton devenait triple. Depuis leur carrosse, comme des automates au sourire figé, ils répondaient à la liesse des manants par des signes mécaniques de la main qui se voulaient paternels. Pensant aux soucis qu'ils retrouveraient au retour dans leur palais, l'herbe leur semblait plus verte dans ce royaume d'opérette pour lequel ils n'avaient d'habitude que dédain. Dans son carrosse blanc et or en tête du cortège, le souverain savourait ce triomphe devant l'électeur palatin dont la fille rosissait comme pomme au soleil sous son regard insistant. Il ne lui restait plus qu'à la cueillir, pensait-il. De cette journée, il tirerait femme et réputation avantageuse pour son jeune règne. Tout se déroulait à merveille. Quel idiot de s'être inquiété et senti vulnérable à la lecture du billet menaçant apporté vers midi par le chef de la police. – Faites doubler la garde, avait-il répondu. Il s'était aperçu que sa main tremblait en le lui rendant.

Six heures venaient de sonner à la cathédrale. La lumière de cette première soirée d'été donnait sourire à toutes choses. Eclairée par le soleil couchant, la coupole blanche, vers laquelle la procession se dirigeait avec une lenteur solennelle, ressemblait, à une énorme lune encore à demi mangée par l'horizon, qui se lèverait à l'est. Le cortège traversa le champ de Mars et franchit la rivière par le nouveau pont de pierre. Les voitures s'alignèrent sagement devant le parvis de la merveille, ponctué d'orangers en caisse. Un détachement militaire rendit les honneurs à cette caste savourant son entre-soi, de robes chatoyantes, gorges emperlées, grands uniformes sonnants de breloques diverses, habits de soirée, bicornes et tricornes. Groupe autour duquel s'agitait une escouade de gendarmes comme mouches autour d'une viande faisandée. Le jeune roi, sanglé dans une tenue blanche non encore salie de tous les scandales, corruptions et crimes d'état d'un règne ordinaire, reçut cet aréopage par un discours rappelant la volonté du feu roi de doter le royaume d'un opéra à l'égal des autres nations pour encourager le théâtre et la musique. Il oublia de dire que son père avait voulu un temple consacré à l'éducation du peuple.

L'assistance n'aurait pas compris. D'autres banalités suivirent. Les invités se dirigèrent ensuite vers les trois grandes portes ouvertes à deux battants, ornées de gardes, sabre au clair. Le roi coupa le ruban et tous pénétrèrent dans la galerie basse où deux grands escaliers revêtus d'un tapis rouge se faisaient face pour accéder aux loges et au foyer.

*Ton carnaval sera un cauchemar* : Il avait eu tort d'accorder quelque attention à cette menace anonyme. Sans doute un déséquilibré. Tout s'était passé comme prévu. Il n'avait plus rien à redouter. La princesse Palatine lui rendit le sourire de satisfaction qu'il lui adressa. En quelques heures, son père avait vu son hôte faire tant de rond de jambes devant sa fille qu'il ne doutait plus des intentions du prince. Pour cette cadette, ce n'était pas un mauvais parti. Il sonderait discrètement la reine mère à ce sujet. Eu égard à son rang, l'archiduc de la puissante Autriche pestait de ne pas être invité dans la loge royale. Après l'installation des invités princiers, les citoyens purent accéder à leurs places payées à prix d'or. Tous voulaient être vus. Le parterre n'avait d'yeux que pour les loges de l'étage noble dont les heureux élus affectaient l'indifférence. Dans les loges du second, tout un chacun voulait montrer qu'il n'était pas en bas avec la plèbe. L'importance de l'événement suscitait l'effervescence d'un contentement considérable. La salle bruissait de caquetages, exclamations, roucoulements et mines satisfaites. Pour le petit peuple du parterre, cette fête exceptionnelle promettait d'être une soirée du grand monde. Enfin les trois coups retentirent. Devant le grand rideau, à gauche de l'étroite avant-scène, un petit bureau portant chandelier et encrier avec sa plume d'oie attendait devant une chaise. Un comédien en habit du siècle précédent, culotte, bas et perruque, apparut. Debout devant l'écrtoire, il déclara :

– Je suis le fantôme de Wolfgang Amadeus Mozart. J'ai composé en une nuit l'ouverture de l'opéra que vous allez entendre. Je souhaite que vous l'écoutez avec les mêmes lumières, celle de ces bougies et celle de votre esprit.

Après une révérence pleine d'emphase, il battit le briquet, alluma les chandelles, s'assit et se mit à écrire. Au même moment, le

grand lustre composé de douze becs de gaz, s'éteignit comme par magie et souffla les dernières conversations. Dans la salle plongée dans la pénombre, le rideau cramoisi, éclairé faiblement par les lueurs de la fosse d'orchestre luisait des reflets d'un lointain feu infernal. Eclatèrent alors les deux grands accords solennels et tragiques que leur prolongement aux contrebasses faisait résonner comme le gong initiant une cérémonie diabolique. Toute la salle frissonna. Jouer l'ouverture dans l'obscurité, rideau fermé était grande innovation. Elle déconcerta le public mais augmenta son espoir d'assister à un spectacle exceptionnel. Dans sa loge, le jeune prince de Ligne, arrière-petit-fils du grand, se pencha vers sa cousine plus âgée, la duchesse de Brabant et murmura à son oreille :

– Quelle charmante idée, ne trouvez-vous pas, ma mie ?

Puis il effleura d'un baiser ledit appendice.

– Laissez Mozart bercer mon ouïe, Henry, plutôt que l'agacer.

Le prince posa une main conquérante sur les genoux de sa voisine. Ce puceau se prend pour Don Giovanni, pensa la duchesse sans broncher. Il sera grand temps d'y mettre le holà s'il ne montre quelques manières. Combien de Don Juan au petit pied faisaient-ils de même ici en cet instant, s'amusa-t-elle à cette évocation d'une humanité d'alcôve.

Lorsque la musique fut sur le point de s'arrêter, le comédien se leva, souffla le chandelier et disparut, alors que la grande tenture s'ouvrait lentement sur un beau décor de ville italienne. Devant la façade d'un palais à la grand-porte entrouverte, Leporello faisait les cent pas. Il entonna sa complainte d'homme asservi :

*Notte e giorno faticar,*

*Per chi nulla sa gradir,*

*Piova e vento sopportar,*

*Mangiar male e mal dormir,*

*Voglio far il gentiluomo*

*E non voglio più servir.*

Le temps de se transporter par la pensée dans la péninsule, tout au plaisir d'inventorier le décor somptueux, de devisager et entendre le baryton bedonnant dans sa livrée, l'assistance ne vit pas tout

de suite le curieux tas d'étoffe pendant à une courte corde au sommet de l'arc de scène. L'effacement du rideau vers les deux bords venait de le révéler. Probablement un artifice de décoration. La lumière l'éclairant en contrejour le rendait difficile à distinguer, mais son étrangeté suscitait le regard. Les spectateurs y virent assez vite un curieux mannequin, grandeur d'homme, qui tournait le dos à la salle. On distinguait une tignasse de longs cheveux gris surmontant ce qui ressemblait à un manteau en loques, foncé et crasseux sur lequel se détachait une étoffe plus colorée. Deux talons en dépassaient. À mesure que se percevaient les détails, ce spectre intriguait, surprenait, troublait, puis éberluait, estomaquait, sidérait les spectateurs, allant même jusqu'à inquiéter, effrayer et épouvanter les esprits les plus imaginatifs. Quelques cris féminins se firent entendre. La salle sur le qui-vive retenait son souffle.

*Oh che caro galantuomo,*

*Voi star dentro colla bella...*

Les spectateurs n'écoutaient plus le valet de Don Giovanni. Le sinistre épouvantail captait toute leur attention. Soudain, quelqu'un cria :

– C'est un pendu !

– Chut, chut. Laissez-nous écouter.

*E non voglio più servir...*

Au troisième rang, un homme se leva. Tourné vers la salle, désignant le mannequin, le visage congestionné, il hurla :

– C'est un pendu, un vrai !

*... che venga gente*

*Non mi voglio far sentir...*

– Un pendu, crièrent alors à nouveau d'autres spectateurs.

Comme un écho, le mot se répercuta plus de cent fois :

– Un pendu ! Un pendu !

Le chef d'orchestre leva une tête ébouriffée de milliers de notes. D'un coup, la musique s'arrêta. Leporello, déconcerté, leva la tête dans la direction montrée par des dizaines de bras et vit alors le macchabée. Pris de panique, il s'enfuit vers les coulisses. Il y a bien mort du commandeur, défait en duel par Don Giovanni, au début du premier acte. Mais le pendu ne collait pas avec l'histoire. Une clameur monta dans la salle. Des spectateurs se levèrent, d'abord

solitaires puis par grappes. Bientôt la moitié du parterre fut debout. Certains, voulant partir, bousculaient ceux qui, hébétés de surprise, restaient pétrifiés sur leur siège.

- Comment est-ce possible ? Vous êtes sûr que c'est un pendu ?
- Quel dommage. Une si belle soirée. C'est une honte.
- J'espère que nous serons remboursés. Qui ça peut bien être ?
- Laissez-nous passer au lieu de poser des questions stupides.

Les chœurs improvisés ne cessaient de hurler :

- Un pendu ! Un pendu !

Dans les loges, les têtes couronnées, qui mettent toujours du temps à comprendre des mouvements de foule spontanés, se levèrent comme des automates. Si vite que quelques diadèmes tombèrent avec les fauteuils. Le jeune de Ligne, à qui son grand père avait dit, à la guerre ne jamais se laisser distraire par des escarmouches secondaires, prit à bras le corps sa duchesse, trop tétanisée pour s'y opposer et fourra son nez dans l'odorante poitrine. Reprenant sa respiration après un long baiser, il lui déclara :

- Je vous ferai un rempart de mon corps.
- Quel cliché, pensa l'autre qui avait de l'instruction avant de le gifler pour arrêter l'exploration d'une main trop curieuse égarée dans les plis de sa robe.
- Il y a plus urgent, mon petit.

Un charivari incroyable enfiévré la salle encore plongée dans la pénombre. Les gens se bousculaient dans le désordre et les cris. Les chaises tombaient, entravant la progression des spectateurs vers la sortie. Apparaissant aux portes, la maréchaussée cria :

- Evacuation ! Tout le monde doit sortir.

Cet ordre, qui devait cacher quelque chose de plus grave, poussa les spectateurs vers les portes. Le contrordre arriva naturellement aussitôt :

- Personne ne sort. Du calme. On attend les instructions.

Les gardes s'étaient mis en travers des issues. Les invités du Roi devaient d'abord quitter les lieux. La panique gagnait les esprits. Dans l'affolement, la Brabant se prit les pieds dans sa robe et tomba. Demandant du secours pour la relever, le prince obstruait le passage. Très fort pour la bagatelle, mais pas assez pour m'aider, pensa-t-elle en se relevant péniblement toute seule. La foule du



par terre ne comprenait pas qu'on l'empêche d'évacuer la salle. Se sentant prise au piège, elle s'écrasait contre les ouvertures. Sa pression fit sauter le bouchon des gendarmes. Le bruit courut que la macabre mise en scène serait suivie d'un attentat. La panique provoquait d'autres chutes. Quelques dames s'évanouirent. Des cris émaillaient le vacarme :

– Poussez-pas ! Dépêchez-vous ! Attention ! Laissez-passer ! Vous piétinez quelqu'un ! Sacredieu ! La lumière !

Ah, les imbéciles : le pendu ricanait au dessus d'une scène désertée, en entendant ces couards s'écraser les uns contre les autres pour le fuir, lui un pantin inoffensif. Quelqu'un s'avisa enfin de l'escamoter en fermant le rideau de scène. Dehors, la nuit tombait.

– Les invités au château, criait en gesticulant un officier trop décoré pour être honnête.

Surpris par cette retraite imprévue, les cochers se hâtaient autour des voitures, claquaient les portières qu'ils fermaient d'habitude cérémonieusement et fouettaient les bêtes en hurlant pour filer avant que la foule n'empêche tout mouvement. Deux blessés furent trainés à l'extérieur en attendant les secours. Envahi par la multitude, le parvis résonnait de mille exclamations.

L'hébétude succéda au reflux de la panique. La foule un peu calmée regardait maintenant la façade du théâtre illuminée par des becs de gaz. Impossible qu'un pantin ait déclenché un tel sauve-qui-peut, pensait tout un chacun, maintenant qu'il ne l'avait plus sous les yeux. À défaut d'opéra, les gens espéraient une nouvelle plus dramatique qui les paierait de leur émotion. Un brancard portant un corps recouvert d'un linge se fraya un chemin. La garde prit place autour du bâtiment. Ordre était donné de l'évacuer et le fermer sans toucher au corps du supplicié. La foule s'écarta pour laisser passer la troupe des musiciens avec leur instrument et les chanteurs encore en costume et perruque, tenue de ville sous le bras. Ils repartaient en file indienne vers le champ de Mars comme de vieux clowns ne faisant plus rire personne. Maintenant en grand nombre, les gendarmes dispersaient les badauds. D'un coup, tous les becs de gaz s'éteignirent, plongeant le lieu dans une obscurité

inquiétante. Elle donnait corps au mystère de cette mort. Qui était le pendu ? Était-ce une exécution ou un suicide ? Eu égard à la présence de tant de têtes couronnées, s'agissait-il des prémices d'une révolution ? Cette mise en scène pouvait-elle être le fait d'un individu isolé ? Au château, le Roi dût improviser d'urgence une soirée pour ses invités. Ne supportant pas leur déconvenue, quelques puissants boudèrent ostensiblement les efforts de leur hôte. L'herbe de ce royaume était beaucoup moins verte que celle de leur jardin. L'électeur palatin se jura de ne pas donner sa fille à l'imbécile qui l'avait invité. Lequel s'aperçut de l'absence de son grand chambellan et le fit mander d'urgence. L'homme demeura introuvable. Ne serait-il pas le pendu, suggéra un distrait. Plusieurs témoins affirmèrent l'avoir vu entrer dans sa loge. Y avait-il lien entre sa disparition et le supplicé ? Toutes les festivités étaient annulées. À minuit, tout le monde alla se coucher mais dormit peu. N'ayant pas la tête aux galanteries, la Brabant ferma sa porte à clef. L'image du corps sous le grand arc de scène hantait les esprits. Le cri, c'est un pendu, résonnait encore sous bien des crânes. Dans leur cauchemar, d'aucuns se virent à la fois au bout de la corde et accrochés au rideau pour l'empêcher de s'ouvrir. Au petit déjeuner, en trempant avec volupté une mouillette dans son œuf à la coque, le jeune de Ligne estima qu'il avait perdu une bataille mais pas la guerre. Tous les invités manifestèrent leur hâte de partir. Le Roi ne les dissuada point. Il voulait tourner au plus vite la page de ce lamentable fiasco. En regardant le carrosse du grand électeur franchir la grille emportant avec lui son rêve matrimonial, il revit sa fille lui glissant furtivement en prenant congé, avec un demi-sourire qui lui parût moqueur :

– N'y pensez plus, Herman.

Une curieuse association d'idée entre ce désastre et la déception de sa première visite du théâtre lui traversa l'esprit. Cette pensée ne menait nulle part. Une bouffée de rage lui mouilla les yeux.

– Qui m'a ainsi humilié ? hurla-t-il en tapant du pied.

Il se rassura : je connaîtrai l'identité du macchabée dès ce matin. Elle me dira qui se cache derrière la prophétie de la lettre anonyme.